

La prise des armes à l'épreuve du feu : analyser l'expérience du front des Ukrainiens entre 2014 et 2022

Coline MAESTRACCI

Professeure suppléante (sciences politiques)

Université libre de Bruxelles (BE)

Coline.Maestracci@ulb.be

Doi : 10.5077/journals/connexe.2025.e2437

Résumé

Si les parcours d'engagement et de désengagement combattants font aujourd'hui l'objet d'un corpus de texte important en science politique, les travaux dédiés à l'expérience du front demeurent toujours assez limités.

À partir d'une enquête réalisée auprès de combattants volontaires ukrainiens de la guerre russo-ukrainienne, cet article propose une analyse de l'expérience du front centrée sur les pratiques. Cela permet d'abord de s'éloigner d'une approche évaluative de la violence et de mettre l'expérience des individus au cœur de l'analyse. Cette approche permet en outre de montrer la façon dont l'expérience du front s'inscrit dans la continuité des parcours d'engagement et plus largement, dans la trajectoire de vie des individus.

Mots-clés : combattants, violence armée, Ukraine, expérience, trajectoire

Abstract

The military engagement and disengagement trajectories of combatants are now the subject of a significant body of literature in political science. However, the amount of work dedicated to the frontline experience remains limited.

Based on a qualitative survey with Ukrainian volunteer combatants, this article provides an analysis of the frontline experience that focuses on combatants' practices. First, this approach allows to move away from an evaluative approach to violence and place individuals' experiences at the heart of the analysis. Second, it shows how the frontline experience is in continuity with the engagement trajectory and, more broadly, is integrated into individuals' life trajectories.

Keywords: combatants, armed violence, Ukraine experience, trajectory

Introduction

Sur mon livret militaire, c'est marqué « chef éclaireur mitrailleur ». Officiellement on faisait de la reconnaissance. Mais c'était officiellement, parce qu'en réalité, au début, on faisait tout. Et quand l'armée a commencé à mieux se structurer, on a commencé à avoir des spécialités. Mais au début, c'était un peu comme l'armée de Makhno¹. Ça me plaisait beaucoup. Sur Facebook, j'ai écrit des choses du genre « une guerre post-moderne dans laquelle des cosaques² se battent avec des kalachnikovs soviétiques des années 1940 et des drones qui volent au-dessus de leur tête ». Voilà, c'était ça au début. Au début, il n'y avait pas de hiérarchie, c'était simplement des gens regroupés autour d'un commandant qui était respecté et apprécié (entretien avec Mykola, Lviv, 9 juin 2021).

C'est en ces termes que Mykola relate les premiers mois de guerre au sein du bataillon *Aïdar*, l'un des bataillons de volontaires créés au début de la guerre dans l'est de l'Ukraine au printemps 2014 par les autorités ukrainiennes. Le témoignage enthousiaste de Mykola témoigne en premier lieu de la liberté dont il dit jouir sur le terrain, au sein d'un bataillon qui dépend pourtant du ministère de la Défense. Le matériel désuet (« kalachnikovs soviétiques »), l'absence de hiérarchie et le principe d'auto-organisation en interne rompent avec les codes d'une armée classique. Il témoigne également des références historiques associées à son expérience du combat, et plus généralement à la façon dont il perçoit les événements politiques en cours : Mykola reprend à son compte un mythe puissant en Ukraine, qui associe la cosaquerie à l'essor de l'État-nation ukrainien et au combat pour la liberté et qui a été remobilisé dans le contexte de la mobilisation populaire de l'hiver 2013-2014 et du début de la guerre. Même chose pour l'armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne fondée par l'anarchiste ukrainien Nestor Makhno en 1918, qui renvoie à la résistance armée et à une armée auto-organisée. Ces références historiques sont associées, dans le récit de Mykola, à des valeurs comme le courage et la confiance qui articulent la vie en groupe.

Comment analyser l'expérience des combattants ukrainiens à partir du printemps 2014 ? L'expérience du front renvoie en premier lieu à la question de la violence, et plus particulièrement à la capacité des acteurs à la produire et à la subir. D'un point de vue théorique, la question de la violence de guerre constitue un champ d'étude assez vaste chez les historiens. En se concentrant principalement sur les deux conflits mondiaux, ces derniers ont cherché à expliquer les comportements violents en essayant d'en déterminer les causes et les modalités de production (Audoin-Rouzeau et Becker 1997 ; Horne 2003). Ils forgent notamment la notion de « culture de guerre », entendue comme un système de représentations négatives à l'égard de l'adversaire et qui justifierait, voire encouragerait, l'usage de la violence par les individus. Cette analyse liant cause mentale et comportement a ainsi été appliquée à plusieurs cas d'étude, rassemblés notamment dans un ouvrage collectif dirigé par Stéphane Audoin-Rouzeau et Henriette Asséo, *La violence de guerre 1914-1945 : approches comparées des deux conflits armés* (Audoin-Rouzeau et Asséo 2002). Les historiens sociaux de la guerre ont cherché à se détacher de cette approche centrée sur

- 1 Dans le contexte révolutionnaire de 1917, le nouveau pouvoir bolchevique signe avec les empires austro-hongrois et allemands et l'Ukraine indépendante le traité de Brest-Litovsk selon lequel la Russie renonce à l'Ukraine. Celle-ci est aussitôt occupée par les armées allemande et austro-hongroise qui réquisitionnent les biens des paysans. Nestor Makhno, paysan anarchiste de la région de Zaporizhzhia (à l'époque Katerynoslavshchyna) dans le sud-est de l'Ukraine rassemble des hommes pour résister contre ces armées allemande et austro-hongroise. Sur cette période voir Chopard 2015.
- 2 Les cosaques apparaissent sur les steppes situées au nord de la mer Noire à la fin du XV^e siècle. Initialement tatars, ils deviennent majoritairement slaves au XII^e siècle. Organisés en communautés militaires, dès le XVI^e siècle, les cosaques ont sur le plan politique une organisation qu'Andreas Kappeler qualifie de « proto-démocratique et anarchiques ». Au XVII^e siècle, les cosaques ukrainiens deviennent des acteurs militaires importants et fondent en 1649 une entité politique indépendante, appelée « Armée zaporogue », mais perd peu à peu son autonomie sous l'Empire russe jusqu'à être abolie à la fin du XVIII^e siècle. En Ukraine, la cosaquerie est certainement le mythe national le plus important et est d'ailleurs souvent décrite dans l'historiographie ukrainienne comme étant le premier État-nation ukrainien. Les cosaques sont en outre associés à la liberté et l'égalité, et sont mobilisés dès l'émergence des mouvements nationaux ukrainiens comme des figures permettant de se construire en miroir inversé des Russes associés à la servitude ou à l'oppression. Sur les cosaques, voir Kappeler 2021 ; Plokhyy 2012.

les représentations. Nicolas Mariot plaide, par exemple, pour une approche sociologique de l'étude de l'expérience de guerre. Les comportements violents, leur modalité d'expression et leur exécution peuvent, selon lui, être expliqués par un ensemble de causes structurelles et sociales sans lien a priori avec les représentations (Mariot 2003 ; 2012).

En science politique, un nombre plus limité de travaux se focalise sur l'expérience combattante du point de vue des individus. Les travaux hérités du droit international, comme ceux de Diane Davis et Anthony Pereira (Davis et Pereira 2003), se concentrent davantage sur un travail définitionnel, portant en creux la question de la légalité des combattants, que sur leur expérience (Aliyev 2016 ; Kähkö 2018 ; Bukkvoll 2019 ; Fedorenko et Umland 2022). Cette approche définitionnelle a d'ailleurs été appliquée au cas ukrainien afin de qualifier les bataillons de volontaires créés au printemps 2014. Très critiques de cette approche macro, les travaux de Gilles Dorronsoro, Adam Baczko et Arthur Quesnay entreprennent de faire « l'anatomie d'une guerre civile » (Baczko *et al.* 2016), en analysant la transformation des dynamiques sociales en Syrie. Ils forgent notamment le concept de capital militaire (Quesnay 2022) pour expliquer l'apparition de miliciens sur le terrain syrien. Bien qu'ils adoptent une approche microsociologique, leur recherche porte néanmoins plus sur la création et la pérennisation des groupes armés que sur l'expérience des individus. D'autres travaux analysent l'expérience des combattants, mais se focalisent davantage sur le processus d'engagement et de désengagement que sur l'épreuve du feu. Ainsi, plusieurs travaux sur les combattants de la guerre russo-ukrainienne cherchent à analyser les motivations et conditions d'entrée en guerre des combattants (Mikheieva 2018 ; Colin Lebedev 2018 ; Kähkö 2023 ; Aliyev 2021). Les travaux rassemblés dans le numéro de la *Revue d'étude comparative Est-Ouest* consacré aux combattants de l'espace postsoviétique interrogent, quant à eux, le lien entre les dynamiques d'engagement et de désengagement combattant, d'une part, et la transformation de l'État dans l'espace postsoviétique, de l'autre (Le Huérou et Serrano 2021). Mais, dans leur ensemble, ces travaux n'abordent qu'à la marge l'expérience combattante.

L'une des difficultés à traiter de la violence de guerre pour les sociologues du politique vient en premier lieu du fait que « la saisie empirique du combat ne procède qu'exceptionnellement de l'observation directe » (Buton et Gayer 2012, 7), puisque les chercheurs récoltent la plupart du temps leurs données postérieurement à l'expérience de combat. Si les historiens ont à leur disposition des données produites *in situ*, comme les correspondances écrites durant l'expérience du feu – on pense ici à l'analyse faite par Nicolas Mariot des correspondances entre un engagé volontaire de la Première Guerre mondiale et sa femme (Mariot 2017), ou encore aux travaux de Clémentine Vidal-Naquet sur la transformation du lien conjugal dans la guerre par l'analyse des correspondances entre conjoints (Vidal-Naquet 2014) –, les sociologues du politique ont principalement accès à l'expérience de la violence par des récits produits *ex-post*, qui montrent l'une des limites de l'entretien ethnographique.

Comme le résume Chowra Makaremi (2016, 19) :

Lorsque les recherches portent sur des questions de violence politique et de violence collective, la question se pose de savoir si étudier la violence, c'est forcément l'observer. Et réciproquement, est-ce que l'absence d'observation de première main de l'interaction violente nous exclut d'emblée du champ ethnographique ?

En d'autres termes, comment peut-on analyser l'expérience combattante lorsqu'on ne peut pas saisir la violence du front ? Les récits des enquêtés sont rythmés par des anecdotes d'épisodes violents, qu'ils ont subi, dont ils ont été témoins ou bien plus rarement de violence qu'ils ont commises. Au-delà de nous renseigner sur le degré de violence déployé sur le terrain guerrier que nous disent les récits de guerre ? Autrement dit, comment sortir d'une approche évaluative du degré de violence et (ré-)adopter un regard ethnographique sur l'expérience de combat. Est-ce que

parler du front implique nécessairement de parler de la violence, et si oui comment ? Si non, sur quoi porter notre regard ?

L'une des stratégies pour contourner cette difficulté est de mettre la focale non pas sur le degré de violence, mais sur ses modalités d'expression. En effet, comme le rappelle Michel Naepels, « la notion de violence est moins une catégorie opératoire pour l'analyse que l'index d'un champ d'expériences qui demeurent à spécifier » (Naepels 2006, 490). C'est ce que proposent de récents travaux historiques et sociologiques qui, sans complètement se détacher de la question de la violence et de ses effets sur les individus, s'attachent davantage à redonner à la guerre sa dimension concrète. C'est ce qu'a entrepris l'anthropologue Elisabeth Claverie dans plusieurs de ses travaux. À partir de documents produits par le Tribunal pénal international pour l'ex- Yougoslavie (TPIY), la chercheuse s'est attachée à montrer les étapes successives d'un nettoyage ethnique en se concentrant sur une « [description factuelle] des procédés pratiques de persécutions et d'extermination ethniques » (Claverie 2012, 175). En outre, en assistant à plusieurs audiences de la cour pénale internationale portant sur les crimes commis en République démocratique du Congo, Elisabeth Claverie analyse la trajectoire violente d'un chef de milice. Dans le numéro de *Pôle sud* intitulé « Sociologie des combattants », Laurent Gayer et François Buton analysent quant à eux « le *continuum* reliant l'expérience du feu aux expériences de socialisation préalables » (Buton et Gayer 2012, 8) et plaident pour une sociologie des combattants par les pratiques, « qui colle au plus près des trajectoires sociales des combattants et des combattantes » (*ibid.*, 7). Les travaux réunis dans ce numéro articulent une analyse des pratiques avec une analyse des trajectoires sociales des combattants. C'est également l'approche que nous privilégierons dans cet article. Cette approche mêlant analyse des pratiques et des trajectoires est pertinente pour le cas ukrainien, car elle permet à la fois d'interroger la spécificité des bataillons de volontaires (c'est-à-dire interroger les pratiques d'autorité, de loyauté, pratiques disciplinaires et le cas échéant de comprendre en quoi leur fonctionnement diffère d'une armée classique), mais aussi pour les combattants qui se sont engagés volontairement, de voir la façon dont cette expérience s'inscrit dans leur parcours d'engagement et plus largement dans leur trajectoire de vie.

Cet article repose sur une enquête réalisée entre 2019 et 2021 auprès de combattants volontaires ukrainiens, c'est-à-dire des civils qui ont fait le choix de prendre les armes dans le contexte du début de la guerre en 2014. Pour cette enquête, j'ai réalisé deux terrains de quatre mois en 2019 et deux terrains en 2021, l'un de quatre mois, l'autre d'un mois. J'ai réalisé vingt-cinq entretiens semi-directifs avec vingt hommes et cinq femmes âgés de 24 à 61 ans au moment de l'entretien. Les entretiens ont été réalisés dans les villes de Kyiv, Lviv, Dnipro, Jytomyr, Kherson et Lyman. Entre 2014 et 2022, la guerre russo-ukrainienne n'a jamais été un conflit gelé. Pourtant, à partir de 2015, la ligne de front se stabilise et les combats baissent en intensité. Dans ce contexte, de nombreux combattants sont démobilisés. C'est le cas des personnes interrogées pour cette enquête. Elles ont pour la plupart combattu entre 2014 et 2015, certaines ont continué jusqu'en 2017 avant d'être démobilisées. Lorsque je les rencontre entre 2019 et 2021, les enquêtés sont depuis plusieurs années retournés à la vie civile. J'ai rencontré la plupart d'entre eux non loin de leur lieu de résidence, exception faite de quatre enquêtés qui, dans le contexte de la guerre au printemps 2014, ont été contraints de quitter leur lieu de résidence et étaient des déplacés internes. Les enquêtés ont servi au sein des bataillons *Donbass*, *Aïdar*, *Azov*, *Secteur droit*, ainsi que dans les forces armées ukrainiennes. Ils ont occupé des fonctions différentes lorsqu'ils étaient en première ligne : paramédicaux, mitrailleurs ou encore sniper.

J'ai contacté les premiers enquêtés par l'intermédiaire de connaissances communes, principalement des personnes actives depuis 2014 dans le soutien aux combattants, puis j'ai utilisé la technique de la boule de neige. Dans certains cas, j'ai contacté des associations locales d'anciens combattants. Je me suis à chaque fois présentée comme une chercheuse travaillant sur les combattants ukrainiens et je n'ai jamais eu de difficulté à obtenir des entretiens. Deux entretiens ont été faits en ukrainien, les autres ont été faits en russe. Pour chaque entretien, j'ai expliqué que, bien que j'apprenne l'ukrainien, il m'était toujours difficile de m'exprimer couramment. J'ai demandé à chaque fois s'il était possible de faire l'entretien en russe. Seules deux personnes ont refusé.

Après une brève présentation du contexte ukrainien au printemps 2014 et des bataillons de volontaires, nous reviendrons sur la spécificité des pratiques organisationnelles au sein des bataillons de volontaires dans un contexte où l'État est peu présent. Puis, nous analyserons les effets du redéploiement de l'État à partir de la fin de l'année 2014 sur l'engagement des combattants. Enfin, nous verrons la façon dont l'expérience du feu reconfigure les motifs d'engagement.

La guerre dans l'est de l'Ukraine au printemps 2014 : repères chronologiques et dynamiques à l'oeuvre au début du conflit armé

D'une mobilisation populaire à la guerre

À l'hiver 2013-2014, l'Ukraine connaît une importante mobilisation, celle du Maïdan qui fait suite au refus du président de l'époque Viktor Ianoukovytch de signer un accord d'association avec l'Union européenne pourtant prévu de longue date. Cette mobilisation dure pendant plusieurs mois et est réprimée violemment par les autorités ukrainiennes (Onuch et Sasse 2016). Au début de l'année 2014, la mobilisation prend une forme insurrectionnelle avec des affrontements violents entre autorités et manifestants (Goujon et Shukan 2015). Au même moment, des mouvements anti-Maïdan naissent dans l'est et le sud de l'Ukraine (Arel et Driscoll 2022) qui donnent lieu à des affrontements de plus en plus violents. C'est en Crimée que la situation bascule lorsque la Russie entame une opération d'annexion sur la péninsule. Fin février, des hommes en armes arrivent sur la péninsule et en saisissent les bâtiments administratifs. Dans la foulée, un referendum fantoche et illégal au regard de la constitution ukrainienne est organisé, dont le résultat est favorable à un rattachement de la Crimée à la Fédération de Russie (Leichtova 2016 ; Arel et Driscoll 2022). À la même période, les affrontements se poursuivent dans l'est de l'Ukraine, dans la région du Donbass. Dans deux grandes villes de la région, Donetsk et Luhansk, des hommes armés s'emparent des bâtiments administratifs, proclament la création de deux républiques séparatistes autoproclamées, et annoncent la tenue dans les semaines qui viennent d'un referendum d'auto-détermination (Arel et Driscoll 2022 ; Davies 2016 ; Wilson 2016). Les chercheurs Jesse Driscoll et Dominique Arel ont montré que le basculement dans l'est de l'Ukraine n'est pas le résultat d'une ferveur séparatiste, mais plutôt d'un groupe limité néanmoins capable de mobiliser des moyens d'action extrêmement violents (Arel et Driscoll 2022). En outre, si la Russie n'a pas répété le scénario criméen, elle a contribué à la crise dans le Donbass en soutenant les mouvements séparatistes d'abord indirectement et au moyen d'une campagne de désinformation massive, puis en intervenant militairement sur le sol ukrainien à partir de l'été 2014 (Arel et Driscoll 2022 ; Colin Lebedev 2022). Afin de rétablir le contrôle sur l'ensemble du territoire ukrainien, les autorités ukrainiennes lancent une « opération anti-terroriste » en avril 2014. Supposée être une opération de maintien de l'ordre, cette opération se transforme en un conflit armé qui oppose les autorités ukrainiennes à deux républiques séparatistes, soutenues par la Russie (Colin Lebedev 2022).

L'engagement armé des civils au printemps 2014 : un phénomène encouragé par l'État dans un contexte d'affaiblissement de l'armée ukrainienne

Les réformes successives menées depuis l'indépendance du pays dans le domaine militaire ont conduit à une dégradation progressive de l'armée ukrainienne. À cela s'ajoute une corruption systémique au sein de l'armée qui a également contribué à l'affaiblissement de l'institution militaire au fil des années (Yekelchuk 2015). Au printemps 2014, le constat est sans appel : l'armée ukrainienne est sous-financée, minée par la corruption, sous-entraînée et sous-équipée. Pour pallier les fragilités de l'armée, l'État ukrainien a recours à deux solutions principales : d'une part, la création de bataillons de volontaires sur tout le territoire ukrainien, d'autre part, l'appel aux combattants volontaires. Ceux qui le souhaitent peuvent se rendre spontanément au commissariat militaire local pour rejoindre les forces armées ukrainiennes et se faire enregistrer au sein de la mobilisation conventionnelle. Les bataillons volontaires sont pour l'État un levier de recrutement important. Il encourage leur autoformation et alimente l'imaginaire d'une armée populaire, mais ces bataillons sont en réalité créés en concertation avec les autorités. Comme le rappelle Anastasia Fomitchova, la création de ces bataillons ne relève pas de la volonté de privatiser l'appareil militaire, mais relève de logiques de constitution d'un appareil militaire « par le bas », dans un contexte de défaillance de l'État dans ce domaine (Fomitchova 2021 ; 2024). Ce phénomène, ajoute-t-elle, « est accepté par les volontaires en raison de la perception d'un État défaillant, voire absent, et incapable d'endosser ce rôle » (Fomitchova 2021, 164).

À l'origine, ces bataillons ne devaient avoir que des fonctions de maintien de l'ordre et devaient assister l'armée ukrainienne à l'arrière en gardant les barrages, en protégeant des lieux stratégiques, ou en effectuant des patrouilles et des contrôles d'identité (Malyarenko et Galbreath 2016). Mais, alors que les combats s'intensifient à l'est, les bataillons sont petit à petit contraints d'endosser des fonctions combattantes. C'est l'évolution de la nature de la guerre qui modifie profondément le rôle de ces bataillons. Ces derniers diffèrent en termes d'affiliation et de composition, mais on peut en distinguer trois types. D'abord les bataillons de défense territoriale qui sont créés dans le cadre de la première mobilisation en mars 2014. Ils sont formés dans toutes les régions d'Ukraine et dépendent des bureaux militaires régionaux. Ils sont composés en majorité de personnes mobilisées mais aussi de volontaires. Ensuite les bataillons du ministère de l'Intérieur créés en avril 2014. Ils sont environ une trentaine et sont composés de volontaires pour ce qui concerne la base, mais le corps des officiers est issu du ministère de l'Intérieur. Enfin, les bataillons de la garde nationale, qui sont au nombre de trois. Ces bataillons dépendent du ministère de l'Intérieur et sont, dans un premier temps, exclusivement composés de volontaires, y compris la chaîne de commandement (voir [annexe 1](#) en fin d'article).

Pratiques d'auto-organisation et système de loyauté au sein des bataillons de volontaires

Qu'est-ce que l'engagement au sein des bataillons de volontaires induit dans la façon de faire la guerre ? Dans le numéro de la revue *Pôle Sud*, les auteurs insistent – que ce soit dans le cas de l'armée turc, des combattants du PKK (Grojean et Kaya 2012), ou encore de l'armée française (Loez 2012) – sur le rôle central de l'institution militaire dans l'expérience des individus. La capacité de l'institution militaire à produire de la verticalité, de l'autorité et de la soumission est structurante et déterminante pour les combattants. Comment ces pratiques d'autorités et de hiérarchies ont-elles été incarnées dans un contexte institutionnel flou, voire inexistant, au sein des bataillons de volontaires ? Dans leur organisation formelle, les bataillons reprennent les codes institutionnels de l'armée : grades hiérarchiques, division des effectifs, codes vestimentaires. Mais leur fonctionnement interne repose en revanche principalement sur des pratiques d'auto-organisation qui sont créées, testées et validées *in situ*, que ce soit dans la préparation des combattants ou sur le terrain.

La préparation au combat : pratiques innovantes d'auto-organisation

Dans les armées modernes, la période de formation représente symboliquement la transition entre l'arrière et le quotidien guerrier et permet l'instauration d'une verticale hiérarchique stricte et l'incorporation de la discipline militaire (Grojean et Kaya 2012). En Ukraine, le passage entre l'arrière et le front est en revanche très peu ritualisé puisque les individus se rendent souvent par leurs propres moyens dans leur bataillon. Ce passage entre l'arrière et le quotidien guerrier est donc beaucoup plus flou que dans d'autres contextes.

Pour ce qui est de la formation, les combattants doivent en théorie pouvoir bénéficier d'une formation de six semaines avant d'être déployés. Mais la formation est souvent organisée *ad hoc* et n'est donc ni structurée, ni particulièrement élaborée. Les individus doivent souvent s'organiser par leurs propres moyens. Il y a deux tendances principales dans la formation : la formation dans le civil qui se limite la plupart du temps à des enseignements généraux, proposés gratuitement par d'anciens militaires. Il s'agit le plus souvent de centres d'entraînement improvisés ou bien des formateurs civils qui viennent sur les bases d'entraînement. La deuxième tendance est une formation au sein des unités de combats souvent entre combattants, comme en témoigne Tolia au sein du bataillon *Donbass*. Tolia est né en 1988 et a vécu toute sa vie à Kyiv où il a fait des études d'informatique. Au printemps 2014, il avait un emploi stable comme *business analyst* dans une entreprise privée. Au moment de l'annexion de la Crimée, il se rend sur place pour voir de ses propres yeux ce qui est en train de se dérouler. En août 2014, craignant que le scénario criméen ne se répète dans l'est de l'Ukraine, il démissionne de son travail et s'engage comme volontaire dans le bataillon *Donbass*.

On s'auto-organisait, en fait. Parmi nous, certains avaient de l'expérience. Donc le soir, on se rassemblait et on leur posait des questions. On discutait, on partageait nos expériences. Untel maîtrisait le maniement des armes, il nous faisait effectuer des exercices pratiques. Donc, les gens s'organisaient entre eux parce que ça n'était pas possible d'organiser des entraînements pour tout le bataillon. [...] Tout le monde avait des niveaux de préparation différents et l'entraînement était très souple. Si tu voulais tu pouvais faire de l'exercice pour te maintenir en forme, mais si tu ne voulais pas, tu pouvais rester à ne rien faire. Si tu étais intéressé, des formateurs médicaux venaient et nous faisaient une présentation ou un entraînement pratique. Si tu voulais, tu pouvais participer, mais personne ne t'y obligeait. Tout le monde était au courant de ces possibilités et donc ceux qui voulaient pouvaient apprendre un tas de choses pendant ce laps de temps très court (entretien avec Tolia, Kyiv, 7 juin 2019).

Le témoignage de Tolia montre que la dimension exclusivement volontaire de certains bataillons, y compris dans la hiérarchie³, fait que la préparation au combat se fait souvent entre combattants, de façon improvisée, et qu'elle repose sur deux éléments principaux. D'une part, la capacité des individus à s'organiser entre eux, d'autre part, la capacité des individus à mobiliser leurs propres ressources, et à les réinvestir dans le quotidien guerrier. Ce qui frappe également dans le témoignage de Tolia, c'est l'absence de mécanismes disciplinaires : pas de punition, pas de restriction, pas d'emploi du temps strict. L'acquisition de compétences militaires passe avant tout par la motivation personnelle et non par des pratiques disciplinaires strictes ou de soumission. Cette formation agit en outre comme un moment d'affirmation de son engagement puisque, comme le dit Tolia, les formations se font sur une base volontaire. Dès lors, mobiliser ses ressources et être proactif est un moyen de réaffirmer les motifs d'engagement. La formation agit comme une appropriation individuelle de son parcours et s'apparente à un moment de responsabilisation individuelle. Les volontaires anticipent et pallient les limites organisationnelles de leur bataillon en mobilisant leur

3 Pour rappel, les bataillons de défense territoriale sont composés exclusivement de volontaires, ou bien de mobilisés et de volontaires, les bataillons de réserve de la garde nationale sont également composés exclusivement de volontaires.

propre réseau et en mettant en place des pratiques de formation à l'échelle du microgroupe. Ce faisant, ils sont aussi acteurs de l'institution dans laquelle ils se sont engagés.

La formation n'a certes pas forcément un rôle disciplinaire ou d'incorporation d'une verticalité hiérarchique, elle a néanmoins une fonction de cohésion de groupe puisqu'elle invite les individus à agir ensemble. On comprend aussi que la base volontaire de la formation la rend nécessairement excluante. Enfin, l'absence de ritualisation et de structure, ainsi que la surreprésentation des civils, interrogent aussi la frontière, d'une part entre le civil et le militaire, d'autre part entre le front et l'arrière. Contrairement à d'autres contextes guerriers, les moments routinisés symbolisant ce passage (contrat, uniforme, etc.) sont quasi inexistants dans le cas ukrainien.

Une discipline reposant sur un système pluriel de loyauté

L'autonomie des combattants qu'on observe durant la période de formation se décline aussi dans les opérations sur le terrain, comme en témoigne Anton qui a combattu au sein du bataillon *Donbass*. Anton est né en 1968 à Zhytomyr. Jusqu'en 2014, il travaillait comme ingénieur dans une entreprise agricole. Il rejoint le bataillon *Donbass* en juin 2014.

Notre commandant nous disait : « les gars vous êtes venus pour vous battre, personne ne vous a forcés. Celui qui veut combattre combat. Celui qui ne veut pas, la porte est ouverte. Salut. À tout moment – vous n'êtes pas prisonniers – vous pouvez partir. Mais si vous servez, vous obéissez ». La discipline quoi. On se rassemblait pour discuter d'une mission. Ce n'était pas comme à l'armée : tu as un ordre et tu y vas. On se réunissait tous ensemble, on prenait une carte et on réfléchissait ensemble. « On va là-bas, là-bas ; On fait ci et ça ... ». Pourquoi est-ce que dans notre peloton, c'était comme ça ? Parce que chaque vie humaine vaut très cher. Et qu'une seule personne soit responsable de la vie de tous, c'est plus difficile... Quand chaque personne comprend ce qu'elle a à faire dans son ensemble, elle va se comporter de manière bien plus efficace au sein de l'équipe que lorsque le commandant lui donne des ordres petit à petit, progressivement (entretien avec Anton, Kyiv, 15 mai 2019).

Anton utilise un registre militaire – (« obéir », « discipline ») –, mais il distingue cependant la gestion interne de son bataillon de celle de l'armée, au sein de laquelle il considère qu'un soldat est un simple exécuteur d'ordre. Dans son unité, plutôt que de s'en référer à un système hiérarchique vertical, le commandant s'appuie sur la dimension volontaire de l'engagement pour instaurer la discipline au sein de son bataillon. L'implication des combattants par leur chef, y compris dans le processus décisionnel, est ce qui fait, pour Anton, l'efficacité de son unité. Pourtant, la grande autonomie sur le terrain ne veut pas dire absence de discipline. On constate l'existence de mécanismes de discipline mais qui reposent davantage sur un système de loyauté que sur un cadre hiérarchique strict. Anna Colin Lebedev a montré que, dans un contexte de défiance envers l'armée, les combattants ont développé des loyautés davantage personnelles qu'institutionnelles (Colin Lebedev 2017). Elle identifie trois niveaux de loyauté : la loyauté envers les camarades directs et les commandants, la loyauté envers les combattants pro-ukrainiens et, plus largement, la loyauté envers l'Ukraine (*ibid.*, 38). Ces loyautés sont également des vecteurs de discipline qui se développent dans l'action, en s'émancipant des codes de la hiérarchie militaire et en privilégiant des relations horizontales. Cette discipline se développe grâce à une chaîne de commandement limitée et un lien direct avec le chef d'unité avec qui s'établit un lien de confiance, ainsi qu'à travers une responsabilisation des combattants qui s'appuie sur la dimension volontaire de leur engagement. C'est l'articulation entre motivation et loyauté qui, sur le terrain, crée de la discipline au sein du groupe. Plus que par des dispositifs stricts établis par le haut, la discipline, au sein des bataillons, se construit pas à pas, par la pratique. Dans un contexte où l'institution militaire est absente et où la discipline institutionnelle est peu développée, les pratiques organisationnelles et disciplinaires reposent non pas sur des pratiques de soumission mais puisent plutôt dans des dispositions particulières liées à l'expérience, même rapide, de l'engagement.

Le redéploiement de l'État dans le champ militaire

Les réformes dans le domaine de la défense : renforcement des capacités de défense et instauration de la hiérarchie militaire

C'est en partie cette dimension autogérée que l'État ukrainien cherche à limiter en mettant en place des réformes dans le domaine de la défense. À partir de 2014, l'État ukrainien entreprend un certain nombre de réformes qui visent concrètement à instaurer une dynamique de professionnalisation de l'activité militaire et à impulser une centralisation des forces combattantes (Fomitchova 2021b ; 2024). La professionnalisation de l'activité militaire passe par l'intégration des bataillons aux forces armées régulières et aux troupes du ministère de l'Intérieur (Fomitchova 2024, 169), et par la démobilisation des conscrits et la signature de contrats par les combattants. L'État a fait valoir les bénéfices financiers et administratifs pour les combattants s'ils acceptaient l'intégration des bataillons (notamment le versement d'une solde et la clarification de leur statut par la signature d'un contrat), mais a laissé le choix aux combattants de quitter les rangs de leur bataillon s'ils ne souhaitent pas être intégrés. Les volontaires civils ont été sollicités dans cette intégration. Un groupe de travail composé exclusivement de volontaires est créé au sein du Conseil des réformes. Comme le souligne Anastasia Fomitchova, en sollicitant des acteurs civils, les acteurs étatiques souhaitent bénéficier de leur savoir-faire, mais aussi de la confiance dont ils jouissent au sein de la population (Fomitchova 2024). Cependant, cette centralisation des acteurs de défense n'a pas été toujours bien accueillie par les combattants.

L'intégration des bataillons de volontaires : entre loyauté envers l'État ukrainien et attachement aux logiques d'auto-organisation

À l'échelle macro, ces réformes symbolisent la centralisation des acteurs de défense et le retour de l'armée comme acteur central de défense. Mais à l'échelle individuelle, l'intégration des bataillons est souvent vécue comme un moment de basculement. En dépit des réformes successives, les combattants conservent une forte défiance vis-à-vis des institutions de défense. Alors que certains acceptent l'intégration des bataillons, d'autres choisissent de quitter le front à cette période. C'est par exemple en ces termes que Mykola décrit l'intégration de son bataillon *Aïdar*. Mykola est né en 1992. Originaire de la péninsule de Crimée, il l'a quittée au moment de l'annexion en mars 2014. Il a fait des études d'histoire et de science politique et a en parallèle eu une activité militante pendant plusieurs années. En 2014, il prend activement part aux manifestations en soutien à Maïdan en Crimée mais est contraint de quitter la péninsule au moment de l'annexion, craignant pour sa sécurité. Après plusieurs mois passés dans l'ouest de l'Ukraine, il décide de rejoindre le bataillon *Aïdar* en septembre 2014.

On nous a contraints à signer un contrat à la fin de l'année 2014. Pour moi ça a été un moment charnière, parce que beaucoup de ceux avec qui j'étais venu ont refusé d'officialiser leur relation avec l'État et sont partis. Moi j'ai signé un contrat. [...] Quand je suis parti fin 2015, tout était hiérarchisé, les plus durs du bataillon avaient été évincés ou étaient partis d'eux-mêmes. Certains ont accepté de se soumettre à la hiérarchie, d'autres ont fait carrière dans l'armée. Et c'est très bien parce que ça n'aurait jamais dû se passer comme ça. C'était romantique et joyeux bien sûr, mais on ne construit pas une armée compétente de cette façon (entretien avec Mykola, Lviv, 9 juin 2021).

Ce que l'on remarque dans le témoignage de Mykola, c'est son rapport ambivalent à cette période. Il admet à la fois la nécessité de réformer les structures militaires, et en même temps la difficulté pour lui de perdre l'autonomie qu'il avait en combattant au sein du bataillon *Aïdar*. Plusieurs enquêtés estiment avoir été les acteurs principaux de la défense de l'Ukraine et vivent comme une contrainte le fait de se soumettre à une hiérarchie militaire dont ils contestent l'absurdité de certains ordres, la verticalité de l'autorité, voire, plus généralement, la gestion de la guerre.

Mais plus largement, le témoignage de Mykola montre les procédés mis en place par l'État pour rétablir son autorité sur les bataillons : évincement de certains volontaires, instauration d'une hiérarchie militaire claire auprès de l'armée et intégration formelle des combattants par la signature d'un contrat. Son témoignage montre aussi qu'au-delà de l'aspect organisationnel, l'intégration des bataillons provoque un bouleversement des socialisations puisqu'elle signifie aussi un renouvellement des individus qui les composent et donc un bouleversement des liens de confiance développés sur le front.

L'intégration des bataillons a également donné lieu à des pratiques de médiation innovantes entre l'armée et les combattants nouvellement intégrés, comme le relate Larysa. Née en 1972 dans la ville de Kilia, dans la région d'Odessa, Larysa vivait à Tchernihiv, ville située à environ 150 kilomètres au nord de Kyiv, quand je l'ai rencontrée. Mère de huit enfants, Larysa était visiteuse de prison avant 2014. Pendant la révolution du Maïdan à l'hiver 2013-2014, Larysa s'engage dans le centre d'aide psychologique de la place Maïdan et y propose des consultations informelles. Au début de la guerre, elle se rend sur le front à plusieurs reprises comme aumônière bénévole. Après plusieurs mois, elle est recrutée au sein de la 93^e brigade mécanisée de l'armée pour mettre en place un travail de médiation entre les combattants et les commandants, afin d'asseoir petit à petit l'autorité de la hiérarchie militaire :

On nous a enseigné comment se comporter dans telle ou telle situation, comment aider les officiers de commandement. Un des enjeux à ce moment était d'asseoir l'autorité des commandants, parce que notre armée était composée de personnes qui étaient directement venues de Maïdan ainsi que de personnes qui avaient été mobilisées pendant la première vague de mobilisation (entretien avec Larysa, Lviv, 8 juin 2021).

En tant que civile engagée dans la guerre et en tant qu'aumônière, Larysa bénéficie d'une crédibilité suffisante auprès des combattants pour instaurer un dialogue avec les autorités. Ces processus n'ont cependant pas fonctionné dans tous les bataillons. Malgré le redéploiement de l'État dans le champ militaire et de longs processus de négociations, quelques bataillons n'ont pas été intégrés dans les forces armées. L'intégration des bataillons provoque une recentralisation des acteurs de défense et aussi l'instauration de pratiques davantage similaires à une armée classique, y compris via des pratiques de médiation originales. À l'échelle individuelle, elle bouleverse les socialisations des individus et provoque parfois un désengagement.

L'engagement à l'épreuve du feu : concrétisation de l'engagement, ferveur combattante et motif de désengagement

Pour les combattants volontaires, l'expérience du front est un moment de confrontation entre un imaginaire guerrier projeté et la réalité du front. Celle-ci a-t-elle « décuplé leur fougue militante » (Mariot 2017, 69), ou au contraire mené à un réajustement de leur trajectoire d'engagement ? Comprendre les effets de l'expérience combattante sur les trajectoires individuelles nécessite de prendre en compte les parcours d'engagement et les dispositions que ceux-ci ont permis ou non d'acquérir, mais aussi l'évolution de la nature du conflit armé. Alors que la guerre de haute intensité donne à l'engagement volontaire une dimension paroxystique, la baisse des hostilités, après février 2015, correspond à une remise en cause du bienfondé de la prise des armes.

Volontaires et mobilisés : des prédispositions différenciées au combat

Au printemps 2014, les combattants arrivent sur le front avec des prédispositions différenciées au combat : les mobilisés se retrouvent sur le front sans que cela ne relève d'un véritable choix. Les combattants volontaires s'appuient au contraire sur leur parcours d'engagement, dont l'arrivée sur le front constitue l'aboutissement. Cela se traduit chez certains par une ferveur dans le récit

qu'ils font de cette période, comme en témoigne par exemple Anastasiya. Anastasiya est née en Russie dans les années 1990. C'est dans le contexte de la révolution du Maïdan qu'elle s'installe durablement en Ukraine et prend part au mouvement révolutionnaire. Quelques mois après le début de la guerre, elle décide de s'engager dans le bataillon *Aïdar*. C'est en ces termes qu'elle relate son expérience :

On peut dire qu'on était de la chair à canon, on y allait, on prenait des villages, et puis on repartait, on recommençait, on repartait, on prenait, on repartait, c'est tout... Bien sûr, c'était joyeux, c'est le seul été que j'aimerais revivre... Ma vie n'est pas finie, mais quand même, c'est une expérience unique parce que les opérations étaient réussies, parce que c'étaient de vraies confrontations, on voyait les séparatistes, et ils vous voyaient aussi, on prenait des otages, on avait des ennemis... vous avez une position, et à un kilomètre de vous, ils ont aussi leur position et vous leur tirez dessus et ils vous tirent dessus aussi... Maintenant c'est quoi cette guerre... On est assis là comme si on était de part et d'autre d'un terrain de foot, à se renvoyer la balle... C'est n'importe quoi ... (entretien avec Anastasiya, Kyiv, 26 mai 2021).

Anastasiya évoque le coût humain (« chair à canon »), et donc le sacrifice fait par les combattants à cette période. Mais pour elle, cela passe au second plan par rapport aux succès militaires de son bataillon sur le terrain. L'intensité des combats – bien que meurtriers – incarne l'authenticité des affrontements (« vraies confrontations ») avec un ennemi visible et identifié. Pour elle, les résultats tangibles sur le terrain (« on prenait des villages ») lui donnent le sentiment d'accomplir ce pour quoi elle s'est engagée, mais aussi quelque chose de décisif pour l'Ukraine. Ce qu'elle choisit de mettre en avant dans son récit, c'est donc davantage la cohérence de son parcours et la confirmation des motifs d'engagement que la violence destructrice des individus. Elle évoque, par contraste, la perte de sens qu'elle éprouve à partir du moment où la guerre baisse en intensité et où les objectifs sont, dès lors, plus difficiles à identifier. L'expérience du front est vécue par Anastasiya comme l'aboutissement d'un processus d'engagement, auquel l'intensité des combats donne une dimension paroxystique.

C'est l'effet inverse qu'a produit le front sur Pavlo. Pavlo est né en 1985 dans la région de Dnipro. Dès le printemps 2014, il tente de s'engager dans l'armée ukrainienne. Se voyant cantonné à un poste administratif en raison de problèmes de santé, il décide finalement de se tourner vers les bataillons fraîchement créés. Après plusieurs tentatives, il finit par rejoindre le bataillon *Azov*, qui recrute sans critère particulier. Voici comment il décrit son expérience du front :

Il faut comprendre que la guerre, 90 % du temps tu creuses, tu dors, ou tu manges des conserves peu appétissantes, tout ça sur la deuxième ligne. Ça, tu ne peux pas y échapper. Mais les 2 ou 3 % de combat, ils couvrent tout le reste et c'est essentiel d'avoir ces quelques minutes de combat. Cette guerre de position, tu n'as plus qu'à rester assis dans ta tranchée et regarder ce qui se passe, et de temps en temps tirer en direction de l'ennemi... Ce n'est même pas si dangereux... [...] Mon gros problème, à mon sens, c'est que j'avais raté 2014, je n'étais pas parti dès le début. Et donc depuis j'ai toujours eu le sentiment que je n'avais pas été là où j'aurais dû être. Donc j'ai malgré tout continué à faire des rotations, même si je savais que ça n'avait pas vraiment de sens, mais au moins, ça me permettait de me soulager la conscience. Puis j'ai compris qu'il fallait arrêter, que la culpabilité avait disparu (entretien avec Pavlo, Dnipro, 24 mai 2019).

Pour Anastasiya, la guerre de haute intensité vient approfondir les dispositions acquises dans les mois précédents et témoigne de la mise en cohérence du parcours d'engagement. C'est justement cette mise en cohérence que n'a pas pu se faire pour Pavlo, qui éprouve de la frustration et de la culpabilité à être « passé à côté » des combats. Pour lui, l'engagement armé, passe nécessairement par l'expérience de la guerre de haute intensité. Ce que l'on voit dans le cas d'Anastasiya et Pavlo, c'est que le degré de violence n'est pas seulement interprété comme un indicateur de la nature de

la guerre. Il est symboliquement interprété comme un des éléments qui va donner du sens à leur engagement.

Mobilisation du registre sacrificiel et héroïque comme processus de valorisation de l'engagement

À l'échelle du groupe, l'exposition à la violence est aussi mobilisée par certains comme une ressource pour valoriser leur expérience. Comme le rappellent Olivier Grojean et Sümül Kaya (2012), le récit des morts, mais aussi des « survies miraculeuses et les anecdotes tragi-comiques permettent de relégitimer l'engagement » (2012, 111).

Dans le récit *ex-post*, les enquêtés mobilisent le champ lexical de la violence mais aussi le registre héroïque et sacrificiel, comme en témoigne Larysa :

Il y a des héros, de vrais héros, je les ai vus et je peux dire que je suis très fier de les avoir connus. Dans d'autres circonstances, ils pourraient sembler insignifiants. Je les ai vus en première ligne, et ils ont changé la vie des gens. Ils ont tout abandonné et sont venus se battre comme soldats et ne l'ont raconté à personne, et quand les gens l'ont su, ils ont dit qu'ils ne savaient pas de quoi on parlait. Certaines personnes ont agi de manière si loyale et désintéressée. D'un autre côté, il y a aujourd'hui des gens qui sont là pour l'argent. Je les comprends aussi : ils ont besoin d'argent pour vivre, nourrir leur famille, pour élever leurs enfants, et c'est pour cela qu'ils y vont (entretien avec Larysa, Lviv, 8 juin).

Larysa renvoie dos à dos les « vrais héros », combattants de la première ligne, dont la discrétion vis-à-vis de leur expérience combattante témoigne de leur moralité, et les autres, qui s'engagent moins pour des raisons patriotiques que pécuniaires. La référence à ces valeurs morales masque les autres motivations qui ont pu pousser les individus à prendre les armes. Certains évoquent aussi l'absence de salaire, de matériel et donc le dénuement dans lequel ils sont partis comme preuve de leur détermination, et du fait qu'ils ne sont pas allés protéger leurs intérêts personnels.

Pour d'autres combattants volontaires, l'expérience de la violence du front est un moment où les convictions se brisent face à la réalité de la guerre et agit au contraire comme un facteur de démobilisation. C'est le cas d'Oleksandr, militant de longue date au sein de l'organisation C14⁴, dont il estime que c'était « toute sa vie ». Il a une longue expérience de l'engagement, a acquis un savoir-faire violent durant son parcours militant, et a participé à la mobilisation du Maïdan particulièrement dans sa phase insurrectionnelle. Cette expérience de militantisme, y compris violent, induisait pour lui des dispositions particulières et la prise des armes constituait une suite logique de son engagement antérieur. Il explique d'ailleurs son propre rapport à la violence :

Avant, l'idée de la violence extrême me paraissait super, il ne pouvait pas y avoir quelque chose qui avait plus de sens pour un individu que de mourir, puis de rentrer dans la légende. Ça avait plus de sens que le fait de rester en vie : tu accèdes à la gloire, tu deviens une légende, une icône. Mais après avoir vu la guerre de près et avoir compris que tout cela n'est absolument pas aussi romantique que je l'imaginais, j'ai changé de point de vue (entretien avec Oleksandr, Kyiv, 25 mai 2021).

Mais pour lui, bien qu'il ait une expérience de la violence par son militantisme, la confrontation avec la violence de guerre bouleverse ses convictions politiques.

Quand on a été complètement encerclés et que les combats étaient très intenses, on a eu l'impression que c'était la fin, qu'on allait y passer. Et là tu te dis que tes convictions politiques ne sont pas si importantes, tu te trouves en tête à tête avec ta propre mort. Et à ce moment-là tu ne mens pas, ni à toi-même, ni aux autres. À ce moment-là j'ai compris que l'Ukraine, le patriotisme ukrainien, tout ça ce sont de belles idées, mais qui n'ont pas de sens, alors que mes enfants, je voulais les revoir. Et ça m'a fait réfléchir... Et j'avais été blessé, donc par miracle j'avais été ramené à eux et j'ai compris alors... Il y

4 L'organisation C14 était le mouvement de jeunesse du parti nationaliste *Svoboda* (voir Likhachev 2015).

ce slogan nationaliste qui dit « l'Ukraine avant tout », j'ai compris à la guerre « qu'avant tout » c'était mes filles, pas l'Ukraine (entretien avec Oleksandr, Kyiv, 25 mai 2021).

La confrontation avec la mort sur la ligne de front et la contingence de sa survie contribuent à déconstruire l'image romantique et sacrificielle qui lui paraissait auparavant renvoyer à un avenir séduisant. Pour lui, l'expérience du front produit un rééquilibrage entre ses convictions politiques et sa vie personnelle et provoque un désengagement progressif. À son retour, Oleksandr s'éloigne petit à petit du milieu nationaliste et cesse toute activité militante. L'expérience de l'engagement armé est finalement ce qui a conduit à son désenchantement militant.

L'expérience des combats de haute intensité fonctionne comme une variable d'ajustement de l'engagement des combattants volontaires, mais qui est aussi conditionnée par leur expérience passée. Pour certains, elle vient renforcer les motifs d'engagement alors que pour d'autres, elle est au contraire facteur de désengagement. L'exposition à la violence fonctionne dans leur trajectoire comme un marqueur d'expérience. Dire que l'on a participé à des combats de haute intensité est un gage de l'authenticité de l'engagement. C'est un marqueur qui renvoie autant au sacrifice consenti qu'à l'effort fourni.

La guerre de basse intensité : routinisation du front et désenchantement combattant

À l'inverse, la baisse des hostilités à partir de février 2014 et la signature des accords de Minsk 2 provoquent une routinisation du front et un désenchantement chez un certain nombre de combattants. Sur le terrain, la signature des accords de Minsk se traduit par une baisse d'intensité des hostilités et le retrait d'une partie du contingent de la première ligne. Cette décision est vécue par certains comme une trahison. Ils se sentent dépossédés d'une guerre dans laquelle ils estiment avoir joué un rôle central. La baisse d'intensité de la guerre signifie d'abord le retour à un quotidien plus routinier, composé d'une série de tâches logistiques répétitives, dont les combattants doivent s'acquitter, et qui correspond mal à ce qu'ils s'étaient imaginés de la défense de l'Ukraine. C'est ce qu'explique Zhenia, né en 1979 dans la région de Donetsk et qui était cuisinier avant de s'engager dès le printemps 2014 dans le bataillon *Donbass*.

On vous dit de creuser, vous creusez. On vous dit de tirer, vous tirez. C'est classique pour un soldat. C'est ça la guerre ! Sur l'ensemble du temps qu'on passe à la guerre, on passe seulement 10 % du temps à réellement tirer. Sinon, le reste, c'est comme dans la vie de tous les jours. Tu creuses, tu portes des choses, tu vas chercher de l'eau, tu cuisines, tu t'occupes de la logistique. Tout le monde pense que la guerre est une sorte de romance. Non, c'est aussi beaucoup de travail. Pour tirer depuis une tranchée, il faut bien la creuser. Moi je ne savais pas ça, avant je pensais aussi que c'était pif-paf [*il mime des gestes de film d'action*] (entretien avec Zhenia, Kyiv, 13 juillet 2021).

À l'exaltation des confrontations directes avec l'ennemi, qui ne représentent qu'une faible partie de la vie sur le front, se conjugue « le travail » routinier de la vie militaire. La routine du front, qui s'apparente à « la vie de tous les jours », incarne cependant de façon moins évidente ce pour quoi ils se sont engagés. Pourtant, pour André Loez (2012), la désignation de la guerre comme un métier a plusieurs significations. Elle inscrit l'expérience du front dans la continuité des expériences civiles et relie le devoir patriotique à des expériences et des habitus préexistants. Le vocabulaire du travail, conclut-il, permet de donner du sens à ce qui est subi par les combattants en mobilisant le registre familier de la routine d'avant-guerre (Loez 2012, 76).

Mais d'autres combattants, comme Mykola, envisagent la baisse d'intensité des combats comme un facteur de désengagement. C'est la signature des accords de Minsk 2, combinée à l'intégration des bataillons dans les institutions de l'État, qui marquent la fin de son engagement militaire :

Au moment où je quittais le front, la guerre en tant que telle était terminée, c'est-à-dire la phase active des opérations militaires. Et je ne voulais plus être là. C'était clair qu'il n'y aurait plus d'opérations de combat en phase active dans un avenir proche, il n'y avait pas d'opérations militaires en tant que telles. Ça s'apparentait plus à de la sécurisation des frontières, et cela ne m'intéressait pas. Je me suis rendu compte que... j'avais servi pendant plus d'un an. Il m'a semblé que cela suffirait à apaiser ma conscience, que j'avais participé à la défense de l'Ukraine ; deuxièmement, que j'avais acquis une base importante de compétences militaires ; et troisièmement, j'avais mon organisation qui avait également besoin de moi. Avant de partir à la guerre, j'avais dit aux gars que je reviendrais bientôt et que mes compétences pourraient peut-être nous aider. Je me suis dit que je pouvais enseigner à quelqu'un, que je pouvais faire mes preuves grâce à mon expérience militaire (entretien avec Mykola, Lviv, 9 juin 2021).

Mykola donne à son engagement une dimension collective (« la défense de l'Ukraine »), mais qui ne se fait pas à tout prix et dans n'importe quelles conditions. Il estime qu'il était de son devoir de défendre l'Ukraine, mais il appréhende cet engagement comme une expérience qui lui a permis d'acquérir des compétences sur lesquelles il souhaite capitaliser dans le civil. D'une certaine façon, il se désolidarise du collectif pour se recentrer sur la sphère personnelle, lorsque la guerre prend une forme qui ne l'intéresse plus. Pour Mykola, le désengagement est donc tributaire à la fois de son intérêt personnel et de la nature de la guerre qui évolue.

Outre la trajectoire d'engagement, c'est le changement de la nature de la guerre qui constitue le facteur principal de désenchantement qui s'accompagne le cas échéant d'un désengagement. Prendre en compte la trajectoire d'engagement permet aussi de questionner la place des prédispositions : dans le cas d'Oleksandr, les prédispositions et le savoir-faire violent n'ont pas résisté à l'expérience de la guerre. Cela permet justement de recomplexifier le rapport des individus à l'expérience combattante et surtout de porter un nouveau regard sur leur rapport à la violence.

Conclusion

Dans le sillon de travaux récents portés par des historiens sociaux de la guerre, des anthropologues et des sociologues du politique, nous avons montré les vertus heuristiques d'une analyse de l'engagement armé par les pratiques. Elle permet d'abord de se détacher d'une approche exceptionnalisante du front et de replacer le combat armé dans la trajectoire plus longue des individus. Dans le cas ukrainien, cette approche permet en outre de se détacher d'une vision englobante et indifférenciée des bataillons volontaires et de voir comment leur organisation, leurs modes d'action sont inventés et renégociés en permanence. Une analyse par les pratiques permet enfin de rendre compte de la pluralité des trajectoires des individus, mais aussi de montrer la façon dont les individus peuvent être des acteurs de la guerre et de leur propre parcours de vie.

Références

- Aliyev Huseyn, 2016. « [Strong militias, weak states and armed violence: Towards a theory of 'state-parallel' paramilitaries](#), » *Security Dialogue* 47 (6): 498-516.
- Aliyev Huseyn, 2021. « [When neighborhood goes to war. Exploring the effect of belonging on violent mobilization in Ukraine](#), » *Eurasian Geography and Economics* 62 (1): 21-45.
- Arel Dominique, Driscoll Jesse, 2022. *Ukraine's unnamed war: Before the Russian invasion of 2022*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Audoin-Rouzeau Stéphane, Asséo Henriette (éds), 2002. *La violence de guerre 1914-1945 : approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles : Complexe.
- Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, 1997. « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial », in Rioux Jean-Pierre, Sirinelli Jean-François (éds), *Pour une histoire culturelle*, Paris : Éditions du Seuil, 251-271.

- Baczko Adam, Dorronsoro Gilles, Quesnay Arthur, 2016. *Syrie : anatomie d'une guerre civile*, Paris : Éditions CNRS.
- Bukkvoll Tor, 2019. "[Fighting on behalf of the state-the issue of pro-government militia autonomy in the Donbas war](#)," *Post-Soviet Affairs* 35 (4): 293-307.
- Buton, François, Gayer Laurent, 2012. « Sociologie des combattants », *Pôle Sud* 36 : 5-8.
- Chopard Thomas, 2015. « [De la guerre mondiale à la guerre civile. L'occupation austro-allemande de l'Ukraine en 1918](#) », *Amnis. Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe/Amérique* 13 : 218-231.
- Claverie Élisabeth, 2012. « [Démasker la guerre](#) », *L'Homme* 203-204 : 169-210.
- Colin Lebedev Anna, 2017. « Les combattants et les anciens combattants du Donbass : profil social, poids militaire et influence politique », *Études de l'IRSEM* 53.
- Colin Lebedev Anna, 2018. « [D'une guerre à l'autre : les vétérans d'Afghanistan dans le conflit armé dans le Donbass](#) », *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 2 (2) : 65-92.
- Colin Lebedev Anna, 2022. *Jamais frères ? Russie-Ukraine, une tragédie postsoviétique*, Paris : Éditions du Seuil.
- Davies Lance, 2016. "[Russia's 'governance' approach: intervention and the conflict in the Donbas](#)," *Europe-Asia Studies* 68 (4): 726-749.
- Davis Diane, Pereira Anthony W. (eds), 2003. *Irregular armed forces and their role in politics and State formation*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Fedorenko Kostiantyn, Umland Andreas, 2022. "[Between frontline and parliament: Ukrainian political parties and irregular armed groups in 2014-2019](#)," *Nationalities Papers* 50 (2): 237-261.
- Fomitchova Anastasia, 2021. « [Les volontaires dans la formation de l'appareil militaire ukrainien \(2014-2018\) : Des dynamiques d'auto-organisation au retour de l'État](#) », *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 1 : 137-170.
- Fomitchova Anastasia, 2024. « Faire la guerre, façonner l'État : Les acteurs non étatiques de la défense de l'Ukraine (2014-2022) », Thèse de doctorat en science politique, Université d'Ottawa.
- Goujon Alexandra, Shukan Ioulia, 2015. « [Sortir de l'anonymat en situation révolutionnaire : Maïdan et le citoyen ordinaire en Ukraine \(hiver 2013-2014\)](#) », *Politix* 112 (4) : 33-57.
- Grojean Olivier, Kaya Sümbül, 2012. « [Ce que font les combattants lorsqu'ils ne combattent pas. Regards croisés sur les guérilleros du PKK et les commandos de l'armée turque](#) », *Pôle sud* 37 (2) : 97-115.
- Horne Jean, 2003. « [Chapitre 4. Les civils dans la guerre](#) », in Bartov Omer, Becker Jean-Jacques, Burrin Philippe, Cabanes Bruno, Horne John, Husson Édouard, Lindemann Thomas, Smith Leonard V., Prost Antoine, Werth Nicolas (éds), *Les sociétés en guerre*, Paris : Armand Colin. .
- Käihkö Ilmari, 2018. "[A nation-in-the-making, in arms: Control of force, strategy and the Ukrainian volunteer battalions](#)," *Defence Studies* 18 (2): 147-166.
- Käihkö Ilmari, 2023. "[Slava Ukraini!](#)" *Strategy and the spirit of Ukrainian resistance 2014-2023*, Helsinki: Helsinki University Press.
- Kappeler Andreas, 2021. « [Les Cosaques zaporogues](#) », in Amacher Korine, Aunoble Éric, Portnov Andrii (éds), *Histoire partagée, mémoires divisées : Ukraine, Russie, Pologne (PDF)* Lausanne : Antipodes.
- Le Huérou Anne, Serrano Silvia (éds), 2021. « Anciens combattants et construction de l'État en ex-URSS », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 1.
- Leichtova Magdalena B., 2016. "[Why Crimea was always ours: legitimacy building in Russia in the wake of the crisis in Ukraine and the annexation of Crimea](#)," *Russian Politics* 1 (3): 291-315.
- Likhachev Vyacheslav, 2015. "[The 'right sector' and others: The behavior and role of radical nationalists in the ukrainian political crisis of late 2013-Early 2014](#)," *Communist and Post-Communist Studies* 48 (2-3): 257-271.
- Loez André, 2012. « [Militaires, combattants, citoyens, civils : les identités des soldats français en 1914-1918](#) », *Pôle Sud* 36 : 67-85.
- Makaremi Chowra, 2016. « "[États d'urgence ethnographiques](#)" : *Approches empiriques de la violence politique* », *Cultures & Conflits* 103/104 (3-4) : 15-34.

- Malyarenko Tetyana, Galbreath David J., 2016. "[Paramilitary motivation in Ukraine: Beyond integration and abolition](#)," *Southeast European and Black Sea Studies* 16 (1): 113-138.
- Mariot Nicolas, 2003. « Faut-il être motivé pour tuer ? », *Genèses* 53 (4) : 154-177.
- Mariot Nicolas, 2012. « [Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918? Une explication structurale](#) », *Pôle Sud* 36 : 9-30.
- Mariot Nicolas, 2017. *Histoire d'un sacrifice : Robert, Alice et la guerre (1914-1917)*, Paris : Éditions du Seuil.
- Mikheieva Oksana, 2018. « [Engagés volontaires de la guerre du Donbass. Les motivations pour combattre des deux côtés de la ligne de front](#) », (traduit par Ioulia Shukan et Anna Colin Lebedev), *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 2 (2) : 21-64.
- Naepels Michel, 2006. « [Quatre questions sur la violence](#) », *L'Homme*, 177/178 : 487-489.
- Onuch Olga, Sasse Gwendolyn, 2016. "[The Maidan in movement: Diversity and the cycles of protest](#)," *Europe-Asia Studies* 68 (4): 556-587.
- Plokhyy Serhii, 2012. *The Cossack myth: History and nationhood in the age of Empires*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Quesnay Arthur, 2022. « [Régimes miliciens et gouvernement transnational dans les guerres civiles : Introduction](#) », *Cultures & Conflits* 125 (1) : 7-20.
- Vidal-Naquet Clémentine, 2014. *Couples dans la Grande Guerre : le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris : Les Belles Lettres.
- Wilson Andrew, 2016. "[The Donbas in 2014: Explaining civil conflict perhaps, but not civil war](#)," *Europe-Asia Studies* 68 (4): 631-652.
- Yekelchuk Serhy, 2015. *The conflict in Ukraine: What everyone needs to know*, Oxford: Oxford University Press.



Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International : <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Annexe 1. Les principaux bataillons volontaires au printemps 2015

Source : Colin Lebedev 2018, Minakov 2018, sources ouvertes

Bataillon	Commandant	Nombre de combattants	Région	Affiliation
Donbass	Semen Semenchenko	400-630	Donetsk	Garde Nationale
Kulchitsky	Viktor Tolochko	300-450	Kyiv	Garde Nationale
Azov	Andriy Biletski	400-500	Kyiv	Garde Nationale
Aidar	Serhii Melnychuk	400-500	Luhansk	Ministère de la Défense
Kryvbas	Mykola Kolesnyk	400-450	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Kyivska Rus	Andrii Yanchenko	400-500	Kyiv	Ministère de la Défense
Dnipropetrovsk	Oleksandr Rashevskii	400	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Dnipro-1	Yuriy Bereza	400	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Dnipro-2	anonyme	350-450	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Kyiv-1	Vitalii Satorenko, Yevhen Dayday	150-400	Kyiv	Ministère de la Défense
Kyiv-2	Bohdan Voitsehovsk	150-200	Kyiv	Ministère de la Défense
Zoloti Vorota	Mykola Shvalya, puis Vitali Provolovski	250-300	Kyiv	Ministère de la Défense
Artemivsk	Kostyantyn Mateichenko	150-200	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Shakhtarsk/Tornado	Andrii Filonenko	50-700	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Luhansk-1	Andrii Levko	50-150	Dnipropetrovsk et Luhansk	Ministère de la Défense
Sicheslav	Vladyslav Portyanko	50-100	Dnipropetrovsk	Ministère de la Défense
Lviv	Oleh Zarichnyi	200-500	Lviv	Ministère de la Défense
Myrotvorets [Faiseur de paix]	Andrii Teteruk	50-100	Kyiv	Ministère de la Défense
Shtorm	Serhii Shestakov	50-300	Odessa	Ministère de la Défense
Kherson	Ruslan Storcheus	500-1000	Kherson	Ministère de la Défense
Slobozhanshina	Andrii Yanholenko, puis Mykhailo Katana	120-500	Kharkiv	Ministère de la Défense
Kharkiv-1	Sergii Yanholenko	100-350	Kharkiv	Ministère de la Défense
Svityaz	Oleksandr Fatsevych	50-100	Volhynie	Ministère de la Défense
Kyrovohrad	Vyacheslav Shevchenko	100-200	Kyrovohrad	Ministère de la Défense
Svyatyi Mykolai [Saint Nicolas]	Vitali Goncharov	50-100	Mykolaïv	Ministère de la Défense
Vinnytsia	Ruslan Moroz	150-200	Vinnytsia	Ministère de la Défense
Ternopil	Volodymyr Katruk	400-500	Ternopil	Ministère de la Défense
Régiment Bohdan	Oleksandr Zhymennyk	50-100	Khmelnitsky	Ministère de la Défense
Régiment Kremenchuk	Oleh Berkelya, Illia Kyva	100-420	Poltava	Ministère de la Défense
OUN [Organisation des nationalistes ukrainiens]	Mykola Kohanivskiy	50-100	Nizhyn	non affilié
Bataillon UNA-UNSO [Assemblée nationale ukrainienne – Autodéfense populaire ukrainienne]		50-150		non affilié
Secteur droit	Andriy Stempitsky	200		non affilié